

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Esther Croft, Claire Boulé, Marie Claude Malenfant

Michel Lord

Number 142, Summer 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64663ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2011). Review of [Esther Croft, Claire Boulé, Marie Claude Malenfant]. *Lettres québécoises*, (142), 37–38.

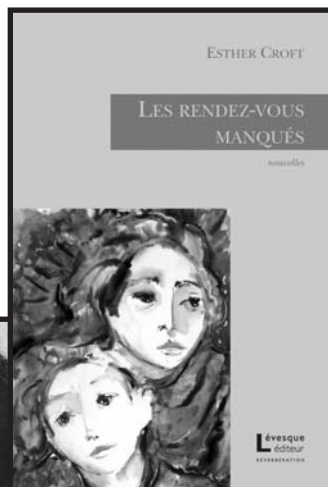


Esther Croft, *Les rendez-vous manqués*,
Montréal, Lévesque éditeur, 2010, 103 p., 18 \$.

Les trous noirs de la réalité

Avec un roman et cinq recueils de nouvelles depuis 1988, dont une réédition (*Tu ne mourras pas*, Lévesque [1997] 2010), Esther Croft, lauréate de nombreux prix, entre autres l'Adrienne-Choquette, le France-Québec, est une des voix les plus fortes dans le monde de la nouvelle québécoise.

Dans *Les rendez-vous manqués*, elle maintient le cap. Les dix nouvelles, toutes de bonne longueur, exploitent de manière personnelle les motifs familiers de son œuvre : les difficultés de la communication, des relations filiales, amoureuses et sociales. La portée est grande en ce que ses nouvelles touchent avec une



ESTHER CROFT

immense sensibilité et une remarquable sobriété au cœur des choses.

Dans la nouvelle de tête, « Les yeux de sa fille », une mère est désespérée depuis la fuite de sa fille de quinze ans, trois semaines plus tôt. Elle ressasse des idées noires, pense aux derniers moments avec elle, à ce qu'il y avait dans ses yeux,

cherche à comprendre ce qui a pu clocher dans leur relation difficile depuis la naissance forcée. Avec intensité, le discours cristallise le sentiment du malheur, de la perte, du désespoir d'une mère éperdue d'avoir perdu sa fille sans comprendre comment une telle catastrophe a pu arriver.

Quelques nouvelles présentent des cas psychopathologiques, comme dans « Le boisé de l'université », où le narrateur est un jeune homme dérangé, infirme et frustré qui dit s'approprier à raconter ses méfaits dans le boisé de l'université et veut dire comment il a agressé, violé, tué des femmes dans ce boisé. Mais il avoue à la fin que c'est parce qu'il a entendu son père lire à haute voix ces histoires d'agressions sexuelles dans le journal qu'il peut prétendre être le coupable, car il pense que les gens « ne soupçonneront jamais que les seuls corps de femme [qu'il a] réussi à approcher, c'est à travers la vitre gluante d'un site porno » (p. 30). La nouvelle dénonce l'influence néfaste, toxique du Web sur le comportement sexuel des

jeunes. Sur un mode plus doux, mais non moins difficile, une jeune femme, dans « Le succès des autres », trouve intolérable l'idée que ses anciennes consœurs de classe aient tant de succès, l'une comme écrivaine, l'autre comme musicienne. Elle tâte de l'enseignement, métier qui l'a fait paniquer après un mois de classe, et doit être soignée, passer des mois à se réhabiliter, à cesser d'avoir peur de tout.

Les relations amoureuses se révèlent tout aussi cahoteuses. « Avant qu'il soit trop tard » illustre le cas d'une jeune veuve qui implore une amie d'aller retrouver son mari « avant qu'il soit trop tard » (p. 61). Malheureusement, cette dernière ne trouve à la maison qu'une lettre d'adieu de son mari qui lui avoue être découragé de ne jamais pouvoir la satisfaire et qu'il la quitte « avant qu'il soit trop tard » (p. 63). L'ironie du sort.

La dernière nouvelle se fait quant à elle véritable critique sociale en clôture du recueil avec « Une fête nationale » dans laquelle une vieille dame, bien en forme, tient à vivre dans un quartier en particulier. Elle a toujours fêté la Saint-Jean et, ce jour-là, elle est prête à recommencer. Mais elle subit un choc lorsqu'elle voit une dame âgée étendue sur le trottoir que personne ne cherche à aider, puis ses jeunes voisins de palier envahir son balcon et fêter bruyamment et vulgairement. Une société à la dérive.

Chez Croft, il y a de la friture dans les communications, du bruit qui brouille tout et mène droit au désastre. Cela rendu avec son intensité habituelle. Qui a dit que la nouvelle était un roman raté déjà ?



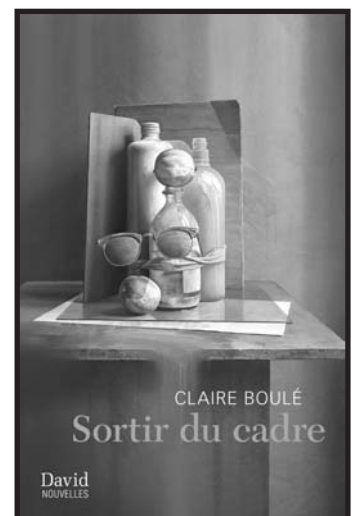
Claire Boulé, *Sortir du cadre*, Ottawa,
Éditions David, 2010, 155 p., 20,95 \$.

Se noyer dans son jus

Selon le communiqué, « [s]ortir du cadre, c'est [...] une manière de s'affranchir des conventions et d'explorer l'ailleurs » et l'œuvre serait conçue « [d]ans une perspective résolument contemporaine ». La visée est peut-être en porte-à-faux avec le résultat.

Divisé en trois parties aux résonances picturales (« Compositions et paysages », « Portraits et natures mortes » et « Fresques »), le recueil offre onze nouvelles où l'esthétique ne déborde guère la thématique du titre.

Dans la nouvelle éponyme, « Sortir du cadre », une femme se réveille aux côtés d'un ex-camarade de classe et regrette de ne pas avoir refait le monde comme elle en rêvait toute jeune (sortir de son cadre, se libérer). « Sunny Side » montre une femme qui décrit ce qui se passe autour d'elle. On devine qu'elle est malheureuse, qu'elle souffre d'une perte tragique. Dans « Tableau



*Une nouvelle
noyée dans
son jus.
Un recueil
à côté de
ses pompes.*



CLAIRE BOULÉ

noir», une institutrice semble vouloir repousser les frontières de sa salle de classe et songe à une lettre qu'elle va écrire à certaines personnes pour leur dire qu'elle va partir, qu'ils ne doivent pas l'attendre. Désespoir, dépression?

« Trente marches, rue de Boigne » se révèle plus substantielle. Dans un appartement d'une ville de France, désignée par la lettre C, dont on devine qu'il s'agit de Chambéry en Savoie, un homme se sent désorienté, observe ce qu'il voit et note les dérives de son imagination, comme si tout cela faisait partie de la réalité: des tableaux aux murs, Jean-Jacques Rousseau qui a habité là, des pas dans la cage d'escalier, tout s'anime autour de lui sans pour autant que cela le distraie de son obsession: sa femme, avec qui il s'est querellé et qui n'est pas venue avec lui, ne lui envoie pas de courriel, pas plus que son bon ami Louis. Une histoire d'être abandonné.

« Je t'aime moi non plus », la nouvelle la plus longue, trop longue, donne à lire vingt-huit pages de descriptions par moments délirantes d'un voyage à La Nouvelle-Orléans d'une jeune fille avec un compagnon jamais identifié. Tout cela parle de fête, de dérive, de libération, mais ne mène nulle part.

En guise de clôture, nous avons droit à « Lettres noyées », texte assez confus où trop de personnages à peine esquissés sont évoqués. Une nouvelle noyée dans son jus. Un recueil à côté de ses pompes.

☆ 1/2

Marie Claude Malenfant, *La pêche aux vélos*, Québec, L'instant même, 2010, 100 p., 14,95 \$.

« Le vent tournait à l'étrange »

Le titre nous met déjà sur la piste de l'incongru. Le recueil est pourtant l'œuvre d'une seiziémiste, spécialiste de l'exemplum, qui offre ici des textes qui avoisinent souvent l'élucubration verbale. Qu'on en juge par ces exemples puisés parmi les vingt-deux nouvelles, dont la presque totalité ne dépasse pas deux pages.

Dans « Concombres », sur le mode érotico-comique, la narratrice soupèse des concombres, pense faire une soupe, mais le marchand suggère que « [y] a ben d'autres choses à faire avec ça » (p. 20).

« Rétroiseur » offre la description d'un embouteillage, la narratrice se perdant dans la tenue de propos bizarres: « Nous irons, soumises, domptées par des voix d'hommes chaudes comme des pluies d'or ruisselant sur des parois vaginales » (p. 23). Cela laisse un peu pan-tois. La brève nouvelle éponyme, « La pêche aux vélos », est de la même eau. Une



MARIE CLAUDE MALENFANT

femme, la narratrice, observe un vieil homme peu ragoûtant pêcher des vélos sur un pont. Elle s'approche de lui, « dési-rant ardemment être tout entière aspirée par son regard » (p. 35), mais soudain tout bascule: « mon âme a reflué et j'ai entendu claquer le fermoir du collier qui, seul, maintient la cohésion de ce corps » (p. 36). Puis, pour une raison inconnue, elle est surprise d'être « toujours vivante [...] le passeur des âmes avait regardé ailleurs » (p. 36). Il y a là une logique qui m'échappe totalement, si ce n'est que l'auteure exploite ici

le procédé nouvellistique de la discrétion suprême et l'économie extrême de l'information.

Dans « Dernier métro », sorte de discours descriptif poético-féministe (?), la narratrice est dans le métro de Paris, qui, avec trois femmes, dont « une impératrice » et « une clocharde » (p. 37), entre deux stations, « vogu[e] toute la nuit sur le souffle haché de la terre, jusqu'au cœur flamboyant, pour le sacrifice consenti du poids de [leurs] vies » (p. 38). Un peu hermétique tout ça. Toujours sur cette lancée absconse qui se veut sans doute symbolique, « Anémone » offre quinze lignes qui s'enfoncent cette fois dans « les eaux profondes »: « Je suis là, translucide parmi vous, respirant à peine, mais sous les profondeurs j'orchestre de grands déluges, et sous la houle des cieus noirs, vos mondes se noient. » (p. 39)

Dans les six lignes de « Stainless steel », un homme va voir une femme qui a « mis [s]on corps de stainless steel [...] pour que n'affleurent plus jamais à [s]on esprit ces crucifixions radieuses qui clouent les nuits d'amour aux chevilles de la mémoire » (p. 51). Voilà qui est très suggestif. « Frémissement » est un autre texte où la métaphore aqueuse continue de se filer dans la première phrase: « J'ai laissé au fond de l'eau la dernière tasse de la vie d'avant », alors que « le vent tournait à l'étrange » (p. 53). Étrange, en effet.

Vers la fin du recueil, le discours, comme un chat, retombe sur ses pattes. Ainsi, dans « L'anniversaire », une nouvelle où alternent les voix, un homme et une femme pensent à leur vie, la décrivant au quotidien et évoquant aussi leurs désirs et leurs rêves déçus. Ce drame d'une vie de couple à la dérive est fort bien fait. La longueur de ce texte (vingt et une pages) illustre l'intérêt pour certains de faire parfois un peu moins bref. Je dis cela à regret. [1]